

Marie-Alice Belle

Projet « Textes théoriques sur la traduction en Angleterre 1530-1941 »

John Dryden, The Preface to *Ovid's Epistles* (1680)

II. Traduction

(...)

Mais assez parlé du poète, que vous trouvez ici traduit par différentes mains, afin que vous disposiez au moins, dans la version anglaise, de la variété que l'auteur s'était vu refuser par son sujet dans le latin. Il me reste à dire quelques mots sur la traduction poétique en général, et à donner mon avis, tout en le soumettant aux jugements plus éclairés en la matière, sur la façon de traduire qui me paraît ici la plus appropriée.

Toute traduction peut se ramener, je suppose, à l'une des ces trois catégories:

D'abord, la métaphore, c'est-à-dire la traduction d'un auteur mot à mot, et vers par vers, d'une langue vers l'autre. C'est ainsi, ou à peu de choses près, que Ben Jonson a traduit l'*Art Poétique* d'Horace. La seconde manière est la paraphrase, ou traduction avec latitude, où le traducteur garde les yeux sur son auteur, de manière à ne jamais le perdre de vue ; cependant, il en suit moins les mots que le sens, et ce dernier, il lui est encore permis de le développer, mais sans l'altérer. C'est de cette sorte que relève la traduction de la quatrième *Énéide* de Virgile par M. Waller. La troisième manière est l'imitation, où le traducteur (s'il n'en a pas désormais perdu le nom) se donne la liberté, non seulement de s'éloigner des mots et du sens, mais encore de les délaissier tous deux quand il en voit l'occasion, et de tirer seulement de l'original quelque inspiration générale pour composer sur le thème les variations qu'il lui plaira. C'est cette pratique qu'a adoptée M. Cowley pour rendre en anglais deux odes de Pindare et une ode d'Horace.

Pour ce qui concerne la première méthode, Horace, notre maître, nous a mis en garde en ces termes:

*Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres* —¹

« Et ne traduis pas trop fidèlement le mot pour le mot », selon l'excellente version du Comte de Roscommon². Car qui traduit trop fidèlement traduit en pédant: et sa fidélité est de celles qu'engendrent la superstition et son zèle aveugle. Voyez ce que dit John Denham à Sir Richard Fanshawe, à propos de sa traduction du *Pastor Fido*:

¹ « Et tu ne t'attacheras pas à rendre mot pour mot, en interprète fidèle ». Horace, *Art Poétique*, v. 133-134.

² « Nor Word for word too faithfully translate ». Roscommon, *Horace's Art of Poetry* (1680), p. 11.

Évitant noblement le servile chemin
qui retrace mot pour mot et vers après vers,
tu ouvres une voie nouvelle, et plus noble,
pour traduire et pour engendrer des traducteurs.
Eux préservent les cendres, toi, la flamme,
fidèle à sa pensée, mais plus fidèle encore à sa renommée.³

Il est presque impossible de traduire mot à mot tout en traduisant bien : car le latin, langue des plus strictes et des plus denses, exprime souvent en un mot ce que les langues modernes, soit du fait de leur origine barbare, soit par leur nature étriquée, ne peuvent rendre que par plusieurs. Il est fréquent également que le sens soit exprimé par quelque tournure subtile impossible à garder en anglais :

*Atque iidem Venti fidemque ferent*⁴

— est-il en ce pays poète assez heureux pour exprimer cette pensée en une version littérale, et que le tour en soit spirituel, ou presque même simplement intelligible en anglais?

Bref, qui veut copier mot à mot se voit pris dans tant de difficultés à la fois qu'il ne peut jamais se défaire de toutes. Il lui faut tenir compte en même temps du sens et des mots employés par son auteur, et trouver pour chacun d'eux leur équivalent dans une autre langue ; et en plus de cela, il doit se plier aux contraintes de la prosodie et à l'esclavage de la rime. C'est tout comme si l'on dansait sur la corde les pieds entravés: on peut éviter la chute à force de prudence, mais il ne faudra pas s'attendre à des mouvements gracieux. Et quand tout est dit, ce n'est qu'une entreprise absurde: personne de sensé n'irait en effet se mettre en danger pour la seule gloire de s'en tirer sans se rompre le cou. On peut voir que Ben Jonson n'a pas réussi à éviter l'obscurité dans sa traduction littérale d'Horace, où il s'efforce de garder le même nombre de vers — d'ailleurs Horace lui-même n'aurait sans doute guère pu traduire un poète grec de la sorte :

*Brevis esse laboro, obscurus fio*⁵

— et cela manque souvent, soit de clarté, soit de grâce. De fait, Horace a su éviter ces deux écueils dans sa traduction des trois premiers vers de *l'Odyssée* d'Homère, qu'il contracte en deux :

³ « sa pensée... sa renommée »: celles de l'auteur. Voir Denham :

« That servile path, thou nobly do'st decline,
Of tracing word by word and Line by Line;
A new and nobler way thou do'st pursue,
To make Translations, and Translators too:
They but preserve the Ashes, thou the Flame,
True to his Sence, but truer to his Fame ». John Denham, « To the Author of this Translation », dans *Il Pastor Fido... Translated by Richard Fanshawe* (1647), sig.[a] r-v.

⁴ « Et tu vas livrer aux vents tes voiles et tes promesses ». Ovide, *Héroïdes*, VII, v. 8.

⁵ « À trop vouloir être bref, je deviens obscur ». Horace, *Art Poétique*, v. 25-26.

*Dic mihi Musa Virum captae post tempora Trojae
Qui mores hominum multorum vidit et urbes*⁶

Muse, parle-moi de l'homme qui, depuis la chute de Troie
a vu tant de villes, et de changements dans les mœurs des hommes
(Comte de Roscommon)⁷

— seulement ici, il omet les souffrances d'Ulysse, qui occupent une part importante de la phrase:

[Ὅς μάλ᾽α πολλὰ πλάγχθη].⁸

C'est la conscience de ces difficultés propres à la traduction littérale et servile qui a récemment mené deux de nos beaux esprits célèbres, Sir John Denham et M. Cowley, à élaborer une autre manière de traduire les poètes en notre langue, manière que le second nomme imitation. Je suppose que, comme ils étaient amis, ils s'étaient fait part de leurs idées sur le sujet, et tous deux en offrent par conséquent une justification à peine différente — même si l'un la pratique bien plus modérément que l'autre. Pour moi, ce qu'ils appellent imitation d'un auteur, c'est la tentative que fait un poète plus récent pour écrire comme un autre l'a fait avant lui sur le même sujet ; c'est-à-dire que, sans en traduire les mots, ni se limiter au sens, il le place simplement devant lui comme un modèle, et écrit comme il imagine que cet auteur l'aurait fait s'il avait vécu à notre époque et dans notre pays. Je n'irai cependant pas jusqu'à dire qu'aucun des deux ait poussé cette manière libertine de traduire les poètes, comme l'appelle M. Cowley, aussi loin que ma définition ne l'implique. En effet, dans les *Odes Pindariques*, les rites et les coutumes de la Grèce antique sont encore intacts; mais qui sait quelles conséquences malheureuses l'exemple d'une telle innovation pourra entraîner, lorsque des écrivains de moindre talent iront imiter une entreprise si hardie. Ajouter et retrancher selon son bon plaisir — car c'est là la manière qu'il reconnaît suivre —, ce ne devrait être permis qu'à M. Cowley, et cela encore, seulement dans sa traduction de Pindare, car lui seul était capable de lui rendre son dû, en offrant à son auteur, à chaque fois qu'il en rejetait les idées, de meilleures de son propre cru. Pindare en effet est bien connu pour être un auteur obscur, aux liens logiques ténus (du moins pour ce que nous en entendons), pour s'élever au-delà des regards et laisser son lecteur à contempler les nues. Un poète aussi insaisissable et indompté ne peut se traduire littéralement: son génie est trop vigoureux pour être lié de chaînes, et, tel Samson, il s'en défait. Il ne fallait pas moins qu'un génie élevé et affranchi tel que celui de M. Cowley pour faire parler anglais à Pindare, et cette tâche ne pouvait être accomplie d'aucune autre manière que par l'imitation. Mais si l'on use ainsi de Virgile ou d'Ovide, ou d'aucun autre de nos auteurs habituels et plus intelligibles, il ne faudra plus leur attribuer une œuvre quand ni les pensées, ni les mots

⁶ « Muse, parle-moi du héros qui, après la chute de Troie, visita les villes, et observa les mœurs d'une multitude d'hommes ». Horace, *Art Poétique*, v. 141-142.

⁷ « Muse, speak the man, who since the Siege of Troy / So many Towns, such Change of Manners saw ». Roscommon, *Horace's Art of Poetry* (1680), p. 11.

⁸ « qui fut tant ballotté sur les mers ». Homère, *Odyssée*, I, v. 1-2.

ne sont tirés de l'original, et qu'à leur place on trouve quelque production nouvelle qui n'est pas loin d'être la création d'une autre main. Il peut advenir de cette manière, il est vrai, que l'on invente quelque chose d'excellent, et peut-être même de plus excellent que l'ouvrage originel — quoique, même si telle chose venait à se produire, Virgile demeurerait toujours l'exception. Cependant, qui cherche à connaître la pensée de l'auteur verra ses attentes inévitablement déçues. Et il arrive rarement qu'un homme qui s'attend au paiement d'une dette se contente de se voir offrir un cadeau. À dire vrai, l'imitation d'un auteur représente la meilleure manière pour un traducteur de se montrer à son avantage, mais aussi le plus grand dommage qu'on puisse faire à la mémoire et à la réputation des morts. Sir John Denham, qui a recommandé une liberté plus grande que celle qu'il a pratiquée lui-même, justifie son innovation, dans l'admirable préface à sa traduction de la seconde *Énéide*, par les raisons suivantes: "La poésie possède un esprit si subtil, qu'en le transvasant d'une langue dans l'autre, il ne peut que s'évaporer; et si l'on n'ajoute pas un autre esprit au cours de la transfusion, il n'en restera rien que *caput mortuum*"⁹. Voilà, je l'avoue, un argument solide contre la traduction littérale, mais qui ira la défendre? L'imitation et la traduction mot à mot représentent, à mon opinion, les deux extrêmes à éviter; et par conséquent, une fois que j'en aurai proposé le juste milieu, on verra bien alors quelle est la portée de cet argument.

Personne n'est capable de traduire la poésie si, en plus de détenir le génie propre à cet art, il ne maîtrise pas à la fois la langue de son auteur et la sienne propre. Et non seulement il nous faut entendre la langue du poète, mais aussi ses tournures particulières de pensée et d'expression, ces traits de caractère qui le distinguent, et pour ainsi dire le singularisent parmi les autres auteurs. Une fois cela accompli, il nous faut entrer en nous mêmes et conformer notre génie au sien, afin de donner la même tournure à sa pensée, si notre langue nous le permet, ou bien, si ce n'est pas le cas, afin d'en varier seulement l'habit, sans en altérer ni détruire la substance. Semblable attention doit être portée aux ornements plus visibles, les mots: lorsque leur version littérale possède, ce qui est rare, une apparence gracieuse, cela serait faire injure à l'auteur que de les changer. Mais puisque toute langue est si profondément marquée par ses propriétés singulières que ce qui est beau dans l'une est souvent barbare, sinon parfois même absurde dans l'autre, il serait déraisonnable de confiner le traducteur dans la limite des seuls mots employés par son auteur; il suffira que l'expression qu'il choisit n'en corrompe pas le sens. Je suppose qu'il lui est permis d'étirer sa chaîne jusqu'à une telle latitude — bien que ce soit la briser, il me semble, que d'ajouter de nouvelles pensées. Voilà comment il est possible de transfuser l'esprit d'un auteur, sans toutefois le perdre; et il apparaît ainsi clairement que les raisons avancées par Sir John Denham ne s'appliquent qu'à l'expression. Car la pensée, si on la traduit fidèlement, ne peut se perdre dans une autre langue; en revanche, les mots qui nous permettent de la saisir, et qui sont l'illustration et l'ornement de cette pensée, peuvent être si mal choisis qu'ils la présentent à nos yeux dans un habit disgracieux, et la dépouillent de toute sa splendeur originelle. Il est donc légitime

⁹ « Poetry is of so subtil a Spirit, that in pouring out of one Language into another, it will all Evaporate; and if a new Spirit be not added in the transfusion, there will remain nothing but a *Caput Mortuum* ». John Denham, « The Preface », *The Destruction of Troy*, Londres, 1656, sig. [A3] r.

d'accorder une certaine liberté en ce qui concerne l'expression de l'auteur, et il n'est pas nécessaire non plus de restreindre le nombre des mots et des vers à ceux de l'original. Quant au sens, il doit généralement être tenu pour sacré et inviolable. Si Ovide a un imaginaire luxuriant, tel est son caractère, et si on y retranche quoi que ce soit, ce n'est plus Ovide. On rétorquera qu'il gagne à voir ses branches superflues ainsi émondées, mais je réponds qu'un traducteur ne détient pas ce droit. Quant un peintre fait un portrait sur le vif, je suppose qu'il n'a pas le privilège de modifier les traits et les formes, sous prétexte que sa peinture en sera plus belle. Peut-être le visage qu'il a dessiné serait-il plus exactement proportionné s'il y modifiait les yeux ou le nez; mais son métier consiste à le faire ressembler à l'original. Il n'est que deux cas où, du moins en apparence, une difficulté pourrait s'élever, à savoir quand la pensée est notoirement triviale ou malhonnête. Mais je ferai la même réponse dans les deux cas, qu'il faut alors ne pas traduire.

*Et quae—
Desperes tractata nitescere posse, relinquo.*¹⁰

Voilà que je me suis aventuré à donner mon opinion sur le sujet, en allant contre l'autorité de deux grands hommes, mais, je l'espère, sans faire offense à la mémoire d'aucun, car je les aimais tous deux de leur vivant, et les vénère maintenant qu'ils sont morts. Si cependant, après les recommandation que j'ai faites, des juges plus éclairés en la matière considèrent que la gloire d'une traduction consiste à ajouter de nouvelles grâces au texte, afin de compenser ainsi la perte que le changement de langue lui fait encourir, je serai prêt à reconnaître mes erreurs et à abjurer devant eux. En attendant, il me semble que la véritable raison pour laquelle nous possédons si peu de traductions tolérables n'est pas à chercher dans un trop grand attachement au sens de l'auteur; c'est plutôt qu'il se trouve si peu de gens dotés de tous les talents requis pour traduire, et que l'on voit donner si peu d'éloges et d'encouragements à une branche pourtant si importante du savoir humain.

Pour appliquer brièvement ces remarques à l'œuvre que voici, le lecteur trouvera dans la plupart des traductions quelque peu de latitude et de variation par rapport au sens original. Seule celle d'Enone à Paris est une imitation à la manière de M. Cowley. On attendait de moi que je dise que l'auteur, qui est du beau sexe, ne sait pas le latin. Mais si elle ne le sait pas, je crains qu'elle ne nous ait donné un motif de honte, à nous qui le savons.

Pour ma part, je reconnâtrai volontiers avoir transgressé les règles que j'ai données, et avoir pris plus de libertés qu'une traduction exacte ne le permet. Mais puisque me voici en compagnie de tant de gentilshommes dont l'esprit et la science sont bien connus, je ne doute pas que vous trouverez dans leur excellence une large compensation pour mes erreurs.

¹⁰ « et ce que dont tu ne peux pas donner une version brillante, délaisse-le ». Horace, *Art Poétique*, v. 149-150. Horace écrit « relinquit » (il le délaisse).